

## XYZ. La revue de la nouvelle

### *Cuba libre*

Anne Racette



Volume 1, numéro 3, automne 1985

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/2628ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

#### Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

#### ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

#### Citer cet article

Racette, A. (1985). *Cuba libre*. *XYZ. La revue de la nouvelle*, 1(3), 33–41.

Anne Racette

## *Cuba libre*

à C.

Un matin, le deuxième je crois, je suis descendue très tôt sur la plage. Dans le hall, je l'ai croisé. C'était lui, je le savais: je l'avais reconnu. Il m'a salué, sourire touristique aux lèvres. J'ai eu envie de rire, de lui arracher ce rictus figé. Je savais l'autre sourire, celui des petites heures du matin, celui d'après la nuit. Celui qui m'attendrait. J'ai planté mon regard dans le sien et je suis passée, indifférente. Dans mon dos, je l'ai senti se retourner, intrigué. Ses yeux ont couru le long de mon corps et j'ai soupiré.

Rien à faire de mes journées. Je n'avais envie de rien d'autre que la mer, le sable dans mes cheveux, le sel sur mes lèvres et la solitude, rien que la solitude. Pas même l'envie de lire: je n'arrivais jamais à poursuivre plus loin que les dix premières pages. Aucun goût à bavarder. Je me fermais comme une huître. Étendue sur la plage, je lézardais au soleil, ignorante du sort du reste du monde, bienheureuse. Couchée sur le ventre, le menton au creux de mes bras repliés, je regardais les autres vacanciers. Quelques-uns lisaient, d'autres somnolaient, d'autres encore bavardaient. Des bribes de conversation me parvenaient: en français, anglais, espagnol, italien, allemand. Et ces deux-là, teints grisâtres, cheveux pâles, mines sévères, quelle langue parlaient-ils? Le russe, peut-être. Je me laissais bercer par les mots. Tout le long de la plage, les pins montaient la garde. Je pouvais m'endormir.

Déjà quatre jours que je me dorais au soleil. Déjà cinq nuits que je m'endormais, seule. Ce soir-là, je le savais, il serait à la discothèque, appuyé au bar, un verre à la main. Sur la piste, il y aurait les danseurs, souriants, en sueur. Les hanches des femmes frémissaient. Il les regarderait. Il ne danserait pas: il ne danse jamais. J'entrerais dans la salle pleine de fumée et de rires. Belle, je serais belle dans ses yeux. Mais je passerais, proche à le frôler, et j'irais plus loin, sourire aux lèvres, bavarder avec une jeune femme rencontrée sur le plage. Je commanderais un *Cuba libre* et refuserais tous les danseurs.

Les murs s'écaillaient. Sous le bleu pâle, on voyait apparaître l'ancienne couleur, jaune délavé. Assise sur les marches de la maison d'en face, je gardais les yeux fixés sur la fenêtre du deuxième étage. Les persiennes étaient poussées. À l'intérieur, je voyais une femme aller et venir, affairée. Les gens me regardaient, curieux. Que faisait cette étrangère? Pourquoi restait-elle là, immobile, à regarder la maison? Il aurait fallu leur expliquer ma lassitude d'avoir parcouru la vieille ville en tous sens pour trouver quoi, une marionnette, celle-là précisément. Absurde, auraient-ils dit et j'aurais souri. Il aurait fallu leur dire mon étonnement devant les navires battant pavillon soviétique. Normal, auraient-ils dit et j'aurais froncé les sourcils. Il aurait surtout fallu parler de mon angoisse. Qu'auraient-ils dit? Qu'aurais-tu dit? Je ne pouvais tout de même pas me précipiter sur un téléphone pour te crier: «je le hais, pourquoi m'as-tu envoyée ici?» Je ne voulais pas te parler de lui.

Je suis restée un long moment assise sur les marches. Plus tard, bien plus tard, je me suis relevée et j'ai voulu entrer dans la cathédrale: on y faisait des rénovations et les ouvriers sifflaient, gueulaient, impudiques. Je suis sortie. J'ai fait quelques pas et je me suis retournée; le clocher perçait le ciel rouge, effronté. Le soir tombait. J'ai dû courir: l'autobus allait partir.

Ce soir-là, je ne suis pas allée à la discothèque. Il devait bien être vingt-trois heures lorsque la pluie s'est mise à tomber. Il fallait faire demi-tour et j'étais assez éloignée de l'hôtel. J'ai couru, trempée jusqu'aux os, riant aux éclats. L'orage était beau et je savais que je le verrais. Demain. Demain, il me fera l'amour. J'ai contourné l'hôtel. Les arbres ruisselaient. Les lézards, affolés, ne savaient plus où se cacher. La lourde porte vitrée s'est refermée sur moi. À l'autre bout, dans le hall, un nouvel arrivage de touristes. J'ai grimpé les marches. Il était là, à la terrasse du deuxième étage, la chemise

mouillée. Il s'est retourné, m'a souri. Je perdais pied, je le savais. Il a parlé des nouveaux arrivants, Espagnols ou Italiens, je ne sais plus. Et ensuite, qu'a-t-il dit?

— Dans votre pays, les orages sont-ils aussi beaux?

Lentement, la robe collée au corps, je me suis dirigée vers la terrasse et me suis appuyée sur le mur, face à lui. Protégés par le toit, à l'abri de sa violence, nous regardions l'orage, son ciel zébré, ses arbres secoués, ses mares d'eau. L'odeur de la terre gorgée d'eau. La fraîcheur de l'air. Sa présence. Une vive douleur serrait mes tempes. Il pencha la tête; j'eus envie de poser mes doigts sur sa nuque offerte. Se redressant, il répéta, les yeux brillants, l'ironie au coin des lèvres: dans votre pays, les orages sont-ils aussi beaux?

J'ai passé la main dans mes cheveux mouillés et tranquillement me suis dirigée vers ma chambre, à l'autre bout du couloir. J'ai fait quelques pas et je me suis retournée.

— Vous ne savez pas.

Le radio-réveil s'est allumé mais tu refusais obstinément de te réveiller. Tu as appelé au bureau: je ne rentre pas aujourd'hui. Tu avais bien autre chose à faire. Enfouie sous les couvertures, tu t'es laissée glisser vers le sommeil. Endormie, tu retrouvais les pins, la plage, sa voix rauque. Plus tard, tu as étreint ton oreiller. Tu n'arrivais pas à hurler. Dans l'armoire, il restait un fond de cognac; tu t'es saoulée et tu as bien ri, seule devant ton miroir. Tu ris encore au bout du fil. La communication est mauvaise, je ne t'entends pas bien. Brusquement, criant presque, je lance: «je l'ai vu, nous avons fait l'amour.» Tu raccroches.

Assise près de la fenêtre, je regardais dehors en buvant mon café, le deuxième. Sur le court du tennis, les deux grands types de l'autre jour, teints roses mais mines tout aussi sévères, se démenaient, s'acharnaient sur une balle, en plein soleil. La chaleur était déjà insupportable; j'avais du mal à respirer. N'empêche, je savourais mon café à l'usage exclusif: tourisme et exportation. Comme le rhum. Comme les cigares. De l'autre côté de l'allée, attablé avec une fille et un garçon il mangeait de bel appétit, sans même jeter un coup d'oeil dans ma direction. J'ai déposé ma tasse, attrapé mon sac et je suis sortie. Je savais qu'il me suivrait du regard.

Le soir, il était à la discothèque. Accoudé au comptoir, il bavardait avec un grand type mince et barbu en regardant distraitement les

danseurs. Désœuvrée, attirée par la musique, je suis entrée dans la grande salle pleine de fumée et de rires. Une jeune femme, que j'avais rencontrée dans la journée sur la plage, me fit signe de la main. Je suis passée devant lui.

La jeune femme était Italienne. Elle était venue là pour la première fois mais n'y remettrait plus jamais les pieds. Elle se consolait d'un divorce, d'un avortement et d'un tableau volé avec élégance, buvant *Cuba libre* sur *Cuba libre* sans tanguer et s'offrant un homme différent chaque soir. Cette nuit, elle voulait un Soviétique. Je ne sais comment elle réussissait à parler espagnol avec un accent anglais et français avec un accent allemand. Elle tenait mon poignet et m'appelait *cara* très doucement. Sur mes épaules dénudées, j'ai senti son souffle quand il est venu se joindre à nous, un verre à la main, souriant.

Elle a passé un bras autour de ma taille, s'est penchée vers moi. Insolente, elle a chuchoté à mon oreille: «allez faire l'amour avec lui, il en crève d'envie et vous aussi.» J'ai déposé mon verre: «oui, *cara*, mais avant nous danserons, je le sais.» Il a pris ma main, m'a entraînée au centre de la piste. J'ai posé mes mains sur ses épaules. Il a murmuré quelque chose au sujet de la musique. J'ai fait un vague signe de la tête; je n'avais rien compris. Il a eu un petit rire et m'a serrée contre lui. J'ai mis mes bras autour de son cou. Y avait-il d'autres danseurs? Adossée au comptoir, elle nous regardait et souriait. La musique a duré très longtemps. J'ai posé une main sur ses reins et l'autre sur sa nuque; il a laissé sa langue courir sur mon cou. Vraiment, je crois qu'il n'y avait pas d'autres danseurs.

Sur la plage déserte, j'ai enlevé mes sandales, relevé la dentelle de ma jupe et je me suis avancée dans la mer. Revenez, a-t-il crié. La pleine lune caraïbienne me narguait. J'ai éclaté de rire et suis revenue vers lui en courant.

— Embrassez-moi!

Il y avait la pleine lune, m'avais-tu raconté, la même pleine lune de la Caraïbe et un ciel bleu nuit, constellé d'étoiles, si profond. Dans ta main, tes sandales et du sable dans tes cheveux. Tout bas, il avait dit: «ne croyez pas que je vous utilise.» Tu avais ri, orgueilleuse, fière: «et moi, que croyez-vous que je fasse?»

Embrassez-moi, ai-je répété et à ce moment, je te jure, je le détestais de toutes mes forces. Je sentais ses mains, je sentais sa langue, ses dents, ses lèvres. Quand il m'a relâchée, j'ai mis ma main sur sa joue. Ai-je eu envie de le frapper? Oui, je crois. Mais il souriait

et je savais qu'il n'aurait pas cessé de sourire. Une fois, une seule fois, son visage s'est figé mais je n'avais fait aucun geste: je parlais simplement des étoiles.

Nous avons traversé le hall désert. Quelle heure pouvait-il bien être? Il fera jour bientôt, a-t-il dit, venez. Sa main dans mon dos: je suis entrée dans sa chambre, la même probablement. Sur la petite table de chevet, un roman, en français. Il a souri: «j'essaie de le lire, c'est difficile, je ne maîtrise pas bien la langue.» Il a enlevé son veston, l'a déposé sur une chaise, a fait quelques pas dans la pièce, mal à l'aise. Je n'avais pas bougé, immobile au milieu de la pièce sans le quitter des yeux. Il irait s'asseoir sur le lit et aurait un mot tendre pour me demander de venir le rejoindre, je le savais. J'imagine ton silence au bout du fil quand je te dirai... Mais non, je ne te dirai rien. Tu le sais mieux que moi.

Il s'est assis sur le lit, m'a regardée. J'ai étouffé un sanglot.

— Venez, *sirenita*.

Au petit matin, il avait ce sourire qui t'attendrissait tant et j'ai oublié de le détester.

Mon amie, ma soeur, ma douce, comment dire la douceur de l'air, le sable entre mes doigts, son corps sur le mien? Comment dire la mer, les rires, la fièvre? Je ne m'explique pas moi-même cette impatience à le retrouver, cette reconnaissance de ma main sur sa peau, cette douleur fulgurante qui, parfois, quand il est endormi, déchire mon ventre.

J'appuie ma tête sur son épaule. L'éphémère des choses nous les rend-il éternelles?

Étendus l'un contre l'autre, nous échangeons nos Europes. Je rêvais Londres, Madrid, Venise, Milan. Il avait vingt ans la première fois qu'il avait traversé l'Atlantique. Il avait adoré Prague et Leningrad, aimé Moscou, détesté Varsovie. J'ai demandé: et Sofia?, et Budapest?, et Kiev?, parce que les noms étaient beaux, parce que la nuit s'avavançait trop vite vers le jour et parce que sa voix était rauque. J'avais posé ma main sur sa hanche, dans le creux, juste là où le ventre s'étire jusqu'à la cuisse. Ses amis avaient été déçus: il n'avait pas pris de photos et il ne savait pas très bien raconter. Il rentrait exténué d'avoir trop marché, avait eu tout juste le temps de visiter l'Ermitage et s'était trompé de station de métro à Moscou. Là, dans le creux de la hanche, la peau est douce, fragile, vulnérable. Nerveuse-

ment, il immobilisa mes doigts, les serrant trop fort. J'avais mal; j'ai souri dans le noir. Arrêtez, a-t-il dit. Sa voix hésita, chancela. Il me libéra enfin. Mes doigts se déplièrent douloureusement.

— Il ne fallait pas m'obéir.

Il chuchota son cri à mon oreille, posa ses dents sur mon épaule. Je continuais à sourire dans le noir.

Tu aimais ses silences, m'avais-tu dit, l'étonnante blondeur de ses cheveux, ce léger boitement qu'il avait parfois. Une nuit, tu avais posé ta tête sur son ventre. Il avait sursauté. À l'aube, il t'avait fait l'amour brutalement, violemment. Tu l'avais bourré de coups de poing et il s'était écroulé sur toi, son sexe toujours enfoui au fond de ton ventre. Doucement, tu avais refermé tes bras autour de lui.

J'ai mis mes bras autour de son cou. Il a dit: «demain, nous irons en ville.» Déjà, je dormais.

Nous ne sommes pas allés visiter La Havane, main dans la main, nous arrêtant pour nous embrasser. Je suis descendue seule de l'autobus brinquebalant, bondé, animé. Je voulais revoir la ville, la vivre de tout mon corps. Je partais dans deux jours.

Le soir, nous avions rendez-vous devant la cathédrale. Il portait une chemise brune; je déteste cette couleur. Il m'a prise dans ses bras, m'a embrassée. Après le jour, tout semblait plus facile. Nous nous sommes promenés, main dans la main, nous arrêtant pour nous embrasser.

Ai-je vu la maison de José Marti? Je crois, oui, mais je ne me souviens plus très bien. Il parlait de sa maladie qui l'avait cloué au lit, paralysé, pendant de longs mois, de sa sœur qui faisait des études de traduction, de son rêve avorté de musicien, de sa peur de retomber aussi gravement malade et de son stage d'études qu'il devait faire dans deux ans en Italie. Il a mis son bras autour de mes épaules.

— Pourquoi ne me laissez-vous pas un morceau de vous? Un morceau de votre peau, un morceau de vos pensées, un morceau de votre coeur.

J'ai souri, redessiné son profil. Mais je suis ici, maintenant, avec vous, ai-je dit, et le temps s'est cristallisé, que pouvons-nous de plus? Il s'est mis à examiner le port, les bateaux polonais, les marins, costumés en civil, qui sortaient, isolés, enfermés dans cette langue que nul ne comprenait ici. Il m'a regardée.

— Pourquoi êtes-vous venue à Cuba?

Je n'ai rien dit. Je savais si bien pourquoi et pourtant je ne le savais pas. Tu te souviens? Tu avais choisi Cuba parce qu'il y avait la

mer, la plage, le soleil, parce que tu étais née la même année que la révolution, parce qu'il y avait eu Guevara et qu'il y avait encore Castro, parce que tu aimais la beauté de la langue espagnole et que tu en avais marre de l'hiver et des amours anciennes. Mais moi, pour quoi étais-je venue ici? Parce qu'il y avait tout ça, oui, mais parce qu'il y avait toi. Il m'a serrée contre lui, a répété: «pourquoi avoir décidé de venir ici?»

— J'avais rendez-vous.

Je longeais le couloir, ombre furtive. Déjà, la nuit était avancée. Je frappais: un petit coup sec et rapide. Aussitôt, la porte s'ouvrait. Il sortait de la douche, une serviette autour de la taille. Il souriait.

— Je pensais que vous ne viendriez plus.

D'autres fois, nous nous rencontrions dans le hall, comme par hasard. Il me parlait de la voile, de la plongée, de Varadero, je ne me souviens plus très bien. Je n'avais pas envie d'aller à Varadero et j'avais trop peur de la mer pour la voile ou la plongée. La nuit était belle, j'allais marcher. Je vous accompagne, disait-il. Nous sortions de l'hôtel, complices. J'enlevais mes sandales. Il riait: «quel supplice pour vos pieds!» Nous marchions longtemps. Fatigué, il s'arrêtait, me prenait par les épaules.

— Rentrons.

D'autres fois encore, je l'attendais dans ma chambre en écoutant la radio du premier pays libre d'Amérique. Je t'écrivais une longue lettre que je ne t'enverrais pas. Il entra et je déchirais les feuilles de papier.

— Pourquoi les déchirez-vous *querida*?

Pourquoi?, aurais-je dû crier, parce que cette lettre parle de vous, de moi et d'une autre à qui vous avez dit *querida*. J'avais souvenir de vous avant même de vous rencontrer. Parce que cette lettre vous dirait son mal d'amour, le mien et cet air figé que vous prenez quand vous parlez des étoiles.

Mais comment aurait-il pu comprendre que ton amour et le mien, mon désir et le tien, ton plaisir, mes sanglots sont les mêmes, exactement? Comment aurait-il pu savoir que c'était toi qu'il caressait quand il posait sa main sur mon sein? Comment aurait-il pu savoir que c'était moi, que c'était toi qui griffais son dos?

J'ai déchiré la lettre devant lui, calmement, posément, je me suis levée et je suis allée vers lui.

— Prenez-moi, maintenant, tout de suite. Je vous en prie.

Nous avons fait l'amour passionnément et je me suis surprise à le haïr, avec fureur. Je criais de plaisir et de rage. J'avais mal, mal d'amour, déjà.

Brusquement, une ombre devant mon soleil. Elle s'est laissé tomber près de moi, belle, brune, amère, guérie. Elle a mis ses lunettes, a saisi mon poignet: «les hommes sont tous pareils, *cara*, ne tombez pas amoureuse.» J'ai ouvert un oeil. Elle était appuyée sur un coude et m'observait attentivement. J'ai soupiré: «vous savez, *cara*, il y a longtemps que je suis amoureuse.» Elle a pris son tube de crème solaire, s'est enduit le corps consciencieusement et s'est étendue sur le dos.

— C'est bien ce que je craignais, *cara*, c'est bien ce que je craignais.

J'ai éclaté de rire.

Le printemps est arrivé!, me cries-tu. Tu as passé la semaine à écrire: «une nouvelle extraordinaire, tu l'aimeras, je sais». Je dis: «Ici, ça fait deux jours qu'il pleut.» Tu ris, heureuse. Tu n'as pas besoin de demander, c'est moi qui raconte: «je l'aime, je crois, mais, au fond, n'est-ce pas toi que j'aime?» Tu ris encore plus. Au revoir, mon amie, ma douce, ma soeur. Je n'ai pas posé la question; je sais que tu m'attendras à l'aéroport.

— Je crois que je vous aime.

Il a sursauté, m'a regardée. Le soleil ne tarderait plus. Déjà, les ouvriers descendaient de l'autobus, sifflant, blaguant. Il était encore tout endormi, avait peu et mal dormi, quelques heures à peine, et ces brûlements d'estomac qui le faisaient souffrir! J'ai posé mes doigts sur sa joue. Mes valises étaient bouclées depuis longtemps; quelqu'un viendrait les prendre. Un jeans, une chemise trop grande, j'étais prête. Dans quelques heures, l'avion allait décoller laissant derrière moi José Martí, La Habana, Cuba. Peut-être pourrais-je dormir un peu: je n'avais pas fermé l'oeil de la nuit.

— Voilà, je voulais vous dire adieu.

Je souriais. Je n'avais pas de larmes dans mes yeux, pas encore. Il m'a raccompagnée jusqu'à la porte, m'a serrée très fort dans ses bras, silencieux. J'ai ouvert et je suis sortie sans me retourner. J'ai senti ses doigts le long de mon dos, une dernière caresse. La porte s'est refermée sur moi.

Le couloir, les escaliers, le hall: je n'en finissais plus de partir.

Je suis montée dans l'autobus. Malgré le départ, il y avait peu d'agitation dans l'hôtel. Il faisait beau. Ce serait une belle journée, sans nuage. Les passagers discutaient, plaisantaient, riaient. Enfin le chauffeur est remonté; nous partions. La route, La Habana, José Martí: à l'aéroport, il fallait encore passer la douane, montrer mon passeport, attendre le départ.

La voix de l'hôtesse résonna dans ma tête: «veuillez attacher vos ceintures, nous décollons dans quelques minutes.» L'avion a roulé sur la piste, plus vite, encore plus vite puis ses roues n'ont plus touché terre; nous retournions vers le nord. Derrière: José Martí, La Habana, Cuba. Tu te souviens? Tu avais éclaté en sanglots, m'avais-tu dit, épuisée, anéantie. J'ai laissé les larmes couler sur mes joues. Le mal était doux, je te jure.

Encore une fois, la voix de l'hôtesse: à Montréal, il fait doux et il n'y a plus de neige, aucun nuage et un vrai soleil de printemps. Avril s'est installé. J'ai rattaché ma ceinture. Nous nous posions à Mirabel. À nouveau, je repasserais la douane, chercherais mes valises. Tu serais là, sur la mezzanine. Je lèverais les yeux, te ferais un grand signe de la main, heureuse de te retrouver.

Et lui? Là-bas, derrière une porte, dans une chambre d'hôtel anonyme, il prendrait sa douche, écouterait la radio de Miami, soupirerait peut-être: un nouvel arrivage de touristes était attendu le soir même.

Née à Montréal en 1958, Anne Racette travaille depuis près d'un an sur un recueil de nouvelles, *Caraïbes*, dont le présent texte fera partie. Une autre nouvelle, *Lettre de voyage, récit d'amour*, est parue en février dernier dans la revue *Contreciel*.